

Anthropologie et Sociétés



Jean-Claude MULLER : Laalebasse sacrée. Initiations, rukuba (Nigeria central), La pensée sauvage et les Presses de l'Université de Montréal, Grenoble et Montréal, 1989, 223 p., bibl., annexe, carte, pl. hors-texte.

Éric Schwimmer

Volume 14, numéro 2, 1990

Les « cinq » sens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015136ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015136ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schwimmer, É. (1990). Compte rendu de [Jean-Claude MULLER : Laalebasse sacrée. Initiations, rukuba (Nigeria central), La pensée sauvage et les Presses de l'Université de Montréal, Grenoble et Montréal, 1989, 223 p., bibl., annexe, carte, pl. hors-texte.] *Anthropologie et Sociétés*, 14(2), 152–155.
<https://doi.org/10.7202/015136ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

effet, comment, sur la base de l'observation d'une seule cérémonie, celui-ci peut-il extrapoler ses résultats à la culture générale des Suya ? Comment et où, par ailleurs, la culture et la musique de ces derniers se situe-t-elle dans la culture brésilienne globale ? Comment les Suya vivent-ils les changements socio-économiques que traverse le Brésil ? Si la musique, ainsi que le souligne l'auteur, se profile dans la continuité des pratiques sociales, elle devrait, elle aussi, subir des modifications à différents niveaux de sa pratique dans ces bouleversements sociaux.

Le livre d'Anthony Seeger demeure néanmoins un ouvrage fondamental non seulement pour son apport de connaissances sur cette musique amazonienne jusqu'alors méconnue, mais aussi pour sa proposition d'une démarche de collecte et d'analyse ethnologique originale, qui place la musique au cœur même de la structuration des processus sociaux.

Monique Desroches
Faculté de musique
Université de Montréal

Jean-Claude MULLER : *La calebasse sacrée. Initiations rukuba (Nigeria central)*, La pensée sauvage et les Presses de l'Université de Montréal, Grenoble et Montréal, 1989, 223 p., bibl., annexe, carte, pl. hors-texte.

Le seul initié

Ce quatrième livre de Muller, consacré comme les autres à la culture rukuba du Plateau nigérian, décrit tous les stades des rites d'initiation. L'initiation est un thème à la mode, particulièrement en Mélanésie où, ces dernières années, un nombre important de monographies ont révélé au public savant, à travers l'initiation, la profondeur de la pensée socio-philosophique et la richesse de l'imagination poétique des cultures mal connues de la Papouasie-Nouvelle-Guinée et des îles des alentours. L'observation des rites d'initiation africains en tant que véhicules d'un mode de pensée et d'une culture constitue l'objet de la présente analyse.

Celle-ci exige, de la part de l'ethnographe, une connaissance approfondie de tous les aspects de la culture en question, une bonne compréhension du schème cosmologique, ainsi que l'observation minutieuse de ces cérémonies. Étant donné leur très grande complexité et l'impossibilité de tout observer à la foi, il faut assister à plusieurs cérémonies et savoir reconstruire beaucoup d'éléments qu'on n'a pu observer soi-même.

Muller est très qualifié pour ce genre d'études. Il a déjà publié des analyses notoires sur le système de parenté et sur celui du mariage. De plus, il a publié un livre majeur (Muller 1980) sur la chefferie de même qu'un article important sur la cosmologie, « Contrepoint rituel pour déluge et sécheresse » (1983 : 63-64), dont il sous-estime peut-être la grande pertinence. Quant à ses observations, elles recouvrent huit années de recherches de terrain, dont cinq chez les Rukuba. L'auteur a lui-même été initié ; il a assisté à de nombreuses cérémonies dont quatre cérémonies d'aso, ainsi qu'à certaines séances secrètes réservées aux chefs. Son matériel ethnographique est donc très riche et porte à la

fois sur les règles, sur les machinations politiques et sur l'interprétation des symboles, des mythes et des comportements. Au même titre que ses confrères mélanésianistes, Muller a été profondément influencé par les méthodes de Victor Turner, en plus d'avoir une solide formation en structuralisme français. À la différence de ses collègues américains, il est plus enclin à avouer cette dernière dette.

Pendant, comme il arrive souvent en ethnologie, il ne semble pas que l'analyse des initiations soit vouée en Afrique au même succès éclatant qu'en Mélanésie. Cette dernière région est, en effet, dépourvue de toute « royauté sacrée », de toute manipulation rituelle des « boucs émissaires ». Comme chez les Rukuba, on y trouve souvent plusieurs stades d'initiation dont le premier seulement est subi pendant l'enfance. Les autres stades s'adressent aux adultes et souvent les « novices » sont déjà mariés et pères de famille. On pourrait dire, à la rigueur, que les « seuls vrais initiés » de ces sociétés sont ceux qui ont appris les secrets des stades les plus avancés. Par ailleurs, on ne peut exercer le pouvoir sans connaître ces secrets. On y compte normalement tout un petit collège d'initiés avancés et ces sociétés considéreraient comme une anomalie une situation où « le chef serait finalement le seul vrai initié » (1989 : 211).

Surtout, il n'y a aucun type de chef mélanésien qui fonde son pouvoir sur tel ou tel rite initiatoire. Tout au plus pourrait-on dire que l'élite d'une société mélanésienne est marquée par son statut supérieur dans les collèges d'initiations. Ceux qui ont étudié la chefferie mélanésienne ont trouvé toute une gamme de qualités qui distinguent le « grand homme », ou le *big man*, des gens ordinaires. Ces qualités comprennent également certaines connaissances réservées aux chefs, connaissances qui ne se limitent aucunement aux choses rituelles.

Or, quelle est la principale leçon qu'on peut tirer des études de l'initiation en Mélanésie et en Afrique ? En un mot, ce qu'on y apprend, c'est comment la structure de la personne est pensée dans les sociétés en question. L'initiation révèle l'image ultime que la société se fait de la personne, image cachée aux profanes, recouverte de mensonges et d'illusions dont seul l'initié peut se libérer. Seul l'initié voit donc clair et peut agir avec lucidité dans un monde où tout le visible n'est qu'apparence. Mais Muller sait très bien que les « adultes précoces » qui font l'*aso* chez les Rukuba ne peuvent pas y apprendre cette leçon-là. Ce ne sont pas de « vrais initiés ».

Quand l'ethnographe parle de la « structure de la personne », il s'agit d'un ensemble organisé de signes, préférés lors des rites, soutenus par les mythes, et rappelés théâtralement. Chez les Rukuba, comme le démontre avec crédibilité Muller, les chefs sont les seuls qui émettent et qui reçoivent ces signes *comme un ensemble* tandis que les autres membres de cette société n'en reçoivent que quelques fragments qui excluent l'essentiel. J'en puise un exemple parmi l'éventail symbolique très riche présenté par Muller. Celui-ci fait remarquer (1989 : 198) que le chef rukuba possède deux doubles : la victime émissaire et le bébé sacrifié lors de son intronisation. Dans les deux cas, le chef est le seul homme qui possède ces doubles car il doit d'abord, lors de son intronisation, chercher « un enfant issu d'un mariage préférentiel et né dans le clan du chef, donc un chef potentiel, alors que sa mère est aux champs » (Muller 1980 : 159). L'enfant est étouffé et préservé sous forme de momie qui, dûment huilée, servira lors du rite du bouc émissaire, plusieurs années plus tard. Voilà une source de mal, un péché qui mine la personne du chef. Ce mal est exclusif au chef, qui obtient par ce sacrifice la force requise pour son office.

Pourquoi le chef a-t-il besoin de cette force particulière ? Dans son livre *Le roi bouc émissaire* (1980), Muller nous raconte le mythe d'une fille du clan du chef de Kaddek, qui eut des relations prémaritales normales avec un membre du sous-clan du chef, devint enceinte et faillit se faire avorter. Elle accoucha d'un gros garçon, un enfant illégitime qui n'aurait pas dû naître. Le chef de Kaddek réclama l'enfant qui devint plus tard le chef de ce

village. Selon Muller, ce mythe est « réellement au cœur de l'idéologie de la légitimité de la chefferie rukuba » (1980 : 168-169). En effet, ce mythe confère au chef « un statut ambigu puisqu'il est en même temps un agnat et un utérin (*ibidem* : 180). Ce statut en fait un chef sacré (car il comble deux qualités qui sont rigoureusement séparées chez les citoyens communs) en même temps qu'il est accablé de fautes rituelles irréparables. L'enfant sacrifié, donc le double du chef, est pur, sans faute rituelle, ce qui donne à sa momie la vertu de purifier et de renforcer le chef.

La faute inhérente au chef persiste pourtant et pourrait finir par affaiblir tout le pays si on ne se servait pas du bouc émissaire lors de la cérémonie *kugo* célébrée chaque quatorzième année (ou plus tôt, si les gens sont inquiets). Seuls les chefs savent que cette cérémonie est aussi dangereuse pour eux que la roulette russe. Car la momie, préalablement trempée dans l'huile et cachée à l'intérieur de la hutte au-dessus de l'entrée, pleut des gouttes. Si ces gouttes tombent sur l'un des chefs pendant qu'il prépare le bouc émissaire à son exil, ce chef saura qu'il ne verra pas le prochain *kugo*. Si, au contraire, le chef passe entre les gouttes, il sera « blanc », c'est-à-dire chanceux, pendant cette période.

Le chef, le vrai initié, a donc rencontré ses deux doubles et sait qu'il doit vivre avec eux — avec la momie d'abord, ensuite avec le bouc émissaire. Ces doubles correspondent, sur le plan cosmique, à deux destins également funestes : la sécheresse provoquée par le mal habitant le chef ou le déluge déclenché par ses efforts pour exorciser le mal. Comme dans l'initiation mélanésienne, ainsi peut-on reconnaître le « vrai initié » chez les Rukuba, par cette correspondance entre le destin personnel et le destin cosmique.

Le roturier, par contre, n'a qu'un seul double, qui réside chez l'unité preneuse d'épouses de la mère de chaque enfant. Lors de la circoncision, il semble que les utérins renoncent à leur droit de contrôler ce double. Mais Muller fait entrevoir, par son analyse de la circoncision, qu'ils n'y renoncent jamais totalement (1989 : 815). On ne peut donc pas dire que le roturier n'est pas initié, car il contrôle son double, mais le schème dans lequel il travaille est simplifié et ne correspond pas à l'ordre cosmique dans son ensemble. Le chef est donc la seule personne complète ; les autres ne sont que des personnes approximatives.

On saisit pourquoi les analyses de l'initiation n'ont que des retombées limitées en Afrique : c'est que le niveau le plus profond de la pensée cosmologique africaine ne se révèle souvent pas dans les initiations, car ce niveau appartient à la royauté sacrée. La calebasse sacrée, comme le démontre Muller, est réservée strictement à la royauté. Elle a sa contrepartie, également sacrée, dans la calebasse du bouc émissaire.

Ce dernier livre de Muller est important comme cas exemplaire de la genèse du pouvoir étatique. Le chef des Rukuba a des moyens économiques assez limités. Pourtant, il réussit à mettre entre lui-même et ses citoyens une distance infranchissable sur le plan sacré et symbolique par le biais des initiations qui le présentent comme la seule personne complète. Les Rukuba ne songent pas à remettre en question cette représentation.

Cependant, ce système rituel ne suffit pas à donner au chef rukuba des pouvoirs politiques réels, car ses moyens économiques sont insuffisants. Muller n'en conclut pas que la domination idéologique, chez les Rukuba, a été antérieure à la domination économique. Et il a bien raison car, comme je l'ai déjà suggéré (Schwimmer 1981 : 144), le Plateau nigérian donne plutôt l'impression d'être passé par le processus désigné par Friedman (1979) comme « la dévolution », c'est-à-dire la régression d'un système complexe qui n'a plus les moyens de sa complexité. L'analyse mullérienne de l'initiation ne fait rien pour écarter cette hypothèse.

Références

- FRIEDMAN A.
 1979 *System, Structure and Contradiction*. Copenhague : Musée national du Danemark.
- MULLER J.-C.
 1980 *Le roi bouc émissaire*. Québec : Serge Fleury.
 1983 « Contrepoint rituel pour déluge et sécheresse », *L'Homme*, XXIII, 4 : 55-73.
- SCHWIMMER É.
 1981 « L'archéologie des messages », *Anthropologie et Sociétés* 5.3 : 137-156.

Éric Schwimmer
 Département d'anthropologie
 Université Laval

Gilbert TARRAB avec la coll. de Chris COËNE : *Femmes et pouvoirs au Burkina Faso*, Éditions G. Vermette et Éditions L'Harmattan, Boucherville et Paris, 1989, 125 p., bibl. sélective.

En dépit de son titre accrocheur, ce livre est loin d'être à la hauteur des attentes suscitées. En effet, il se limite à la transcription de quatre interviews menées au Burkina Faso pour le compte de la Télé-Université et de la chaîne de télévision québécoise Radio-Québec. Celles-ci sont précédées d'une préface où l'auteur, professeur au département des sciences administratives de l'Université du Québec à Montréal, livre quelques banalités sur le pays et les « défis » qu'on y relève. Chris Coëne, professeur à la faculté de droit de l'Université de Ouagadougou, résume dans une introduction de huit pages les grands axes du développement mis de l'avant par le gouvernement national. Le compte rendu aurait pu être parcouru avec légèreté si on ne nous avait pas annoncé un travail « à la fois historique, socio-politique, socio-juridique et socio-anthropologique » (p. 14). C'est donc avec surprise qu'on lit qu'« il est bon de noter que le matriarcat n'est en rien un facteur favorable aux femmes » (p. 18) ou encore que « la pratique [de l'excision] est aussi justifiée par des raisons sociales [sic]. L'enfant, au moment de la naissance, peut mourir ou être atteint d'une maladie en touchant le clitoris de la mère » (p. 21).

La valeur d'une interview se mesure entre autre à l'intérêt des questions posées. Celles qui nous sont rapportées ici sont banales et superficielles. Il est évident que l'auteur ne maîtrise pas la problématique des rapports hommes-femmes pas plus qu'il ne connaît la littérature pourtant abondante sur les femmes : il n'est donc pas en mesure d'amener ses interlocutrices à dépasser le niveau des constatations triviales. Ses questions reprennent plutôt les stéréotypes habituels, la révolution, l'excision et la participation des femmes à la politique active. Les quatre informatrices qui parlent au nom des femmes burkinabè sont adjointe administrative au ministère de l'Environnement et du Tourisme, secrétaire d'État à l'Action sociale au ministère de la Santé, professeure dans un collège d'enseignement technique et professionnel à Ouagadougou, secrétaire d'État à la Culture au ministère de l'Environnement et du Tourisme. Ce n'est donc pas des pouvoirs des femmes dont il est